

QUESTIONS ET RÉACTIONS APRÈS LES INTERVENTIONS DE MOHAMMED DARMAMME ET ALAIN VULBEAU, DE CLÉMENTINE BRY, DE DANIELLE LEEMAN, ET DE GÉRARD PIRLOT

CÉLINE VAGUER

TEXTE COMPLÉTÉ AVEC LES NOTES DE
BELINDA LAVIEU ET JEAN-DAVID BELLONIE

Alain MILON (philosophie) : remarques adressées à Gérard Pirlot. Je regrette que notre collègue soit parti. J'aurai préféré lui poser directement ces questions. On a appris des choses assez étranges sur la manière dont les psychanalystes lisent la philosophie. Comme je ne peux pas poser ma question, je ferai juste quelques petites précisions. D'abord, Descartes n'invente pas le Cogito ; l'affirmation d'un cogito existe déjà chez Saint Augustin, même si les présupposés philosophiques sont différents. Petite parenthèse historique, le *Discours de la méthode* est écrit en français alors que les *Méditations* sont écrites en latin et que le Cogito latin ne pose pas les mêmes questions que le « je pense » français. De plus, il n'y a pas de « je pense donc je suis » dans les Méditations, mais un « je pense, je suis ». Le « je pense donc je suis » repose sur l'antériorité du présupposé logique sur le présupposé ontologique. Pour affirmer l'existence de la pensée, il faut admettre l'existence d'un principe de causalité antérieur à celui du « je pense ». À cela s'ajoute le fait que l'ordre analytique de Descartes des *Méditations* n'est pas l'ordre synthétique des *Principes*. À vouloir aller trop vite, on arrive à un amalgame qui laisse planer quelques ambiguïtés. Lire psychanalytiquement les *Méditations* oblige au moins le lecteur à respecter l'ordre analytique, autrement dit, tenir compte de ce que démontre la première méditation (je doute) pour commencer à lire la deuxième, l'affirmation d'un « je pense ». Quant au morceau de cire, il est là pour montrer en premier lieu que le matériel ne peut être plus connu qu'une partie de soi-même, et en deuxième lieu la permanence de la substance. Ce ne sont pas les sens qui sont trompeurs, mais l'usage qu'on en fait. Tout ça pour dire que si la lecture psychanalytique est intéressante, elle ne peut faire l'économie d'une lecture philosophique et historique du texte de Descartes. Sinon, on risque de tomber dans le factuel et l'anecdotique que Descartes condamnait fortement.

Jacques PAIN (sciences de l'éducation) : à propos de l'intervention de Gérard Pirlot, je trouve la démarche intéressante (et c'est forcément provocant !). J'ai lu de telles analyses de Kant, Schopenhauer. Anzieu a fait un certain nombre de portraits de cet ordre, et c'est vrai que Lacan y compris s'y est risqué. Je ne suis pas un spécialiste, tu as parfaitement raison, Alain, dans tes propos. Mais je ne sais pas si ça touche à ce que dit Descartes. Peut-on faire une analyse psychanalytique de Descartes ? Jusqu'à quel point peut-on appliquer une analyse psychanalytique au génie ? Ça, c'est une vraie question, ancienne certes. Je suis plutôt d'accord, mais c'est vrai qu'il faut prendre des précautions. Il faut pouvoir discuter !

Carine MERCIER (philosophie) : j'avais une question à propos de l'intervention de Gérard Pirlot, et c'est dommage de ne pas avoir de réponse. Ma question porte sur le statut et l'objectif de ce discours. Il me semble qu'ils sont problématiques. Si l'objectif est de proposer une explication des raisons pour lesquelles Descartes a été amené à formuler le cogito, alors cette explication est très contestable. Le cogito peut s'expliquer à partir de l'histoire de la pensée, de la logique et des

objectifs propres à la philosophie de Descartes, mais non à partir de l'enfance et des traumatismes psychiques de Descartes. Sinon, comment expliquer que les nourrissons qui, avant Descartes, ont perdu leur mère et ont été élevés par leur grand-mère ou une nourrice, n'aient pas eux aussi conçu une telle pensée ! Certes, on pourrait dire à juste titre que les œuvres ont de multiples déterminations, et peuvent s'inscrire dans plusieurs types d'histoire. Mais il me semble que la psychanalyse, à moins de devenir une simple association d'idées ou l'énoncé de simples intuitions, doit, comme toute autre discipline, proposer son explication ou son interprétation d'une œuvre à partir de données solides et suffisantes. Peut-on donner un sens psychanalytique à l'œuvre de Descartes sans connaître la manière dont lui-même vivait la perte de sa mère ? L'explication psychanalytique ne repose-t-elle pas sur un matériel précis ? Celui que peut fournir une cure justement, c'est-à-dire non pas quelques faits biographiques mais des rêves, des pensées, des associations d'idées que l'analysant confie à son psychanalyste – ou tout au moins qu'il aurait couché sur le papier. En un mot, il me semble que le discours psychanalytique doit répondre à certaines conditions pour s'exercer, sans quoi il risque de commettre ce que le langage commun dénonce, à juste titre, comme de la « psychanalyse sauvage ». Il me semble qu'il s'agit d'une question de rigueur, et plus encore d'éthique. Il est sûr que cette interprétation du cogito de Descartes ne peut guère lui faire de mal, mais il n'en est pas ainsi lorsque des psychanalystes proposent, à partir de quelques données, une interprétation des conflits psychiques qui déterminent un individu à son insu ! Enfin, peut-être la psychanalyse ne trouve-t-elle sa pertinence qu'au regard d'un domaine d'objets limités – celui qui la constitue justement comme une discipline distincte de toute autre : celui des névroses et des psychoses. Peut-être est-il alors problématique de proposer une explication psychanalytique de n'importe quel phénomène humain, de n'importe quelle création, à moins de les considérer comme des symptômes, mais cela est encore plus contestable !

Michel KREUTZER (éthologie) : la psychanalyse ne doit-elle traiter que des névroses ? Doit-elle s'imposer un objet d'étude dont le périmètre serait bien défini et pour toujours circonscrit ? Je dis souvent à mes étudiants, de manière un peu provocatrice, que les théories (toutes les théories) sont hégémoniques et totalitaires et qu'elles ont raison de l'être. Imaginez-vous un auteur qui dirait : « voilà, j'ai une théorie et des concepts pour expliquer le comportement de X ou de Y, mais je ne sais pas si je peux les généraliser à d'autres individus ? ». On ne va pas construire autant de théories qu'il y a de sujets singuliers ou de situations particulières. Les théories doivent avoir l'ambition d'être les plus générales possible. De plus, elles doivent montrer qu'elles sont meilleures que leurs concurrentes qui ont l'ambition d'analyser, d'expliquer et de donner du sens aux mêmes faits. C'est en cela qu'elles sont « totalitaires » : elles cherchent à exclure les autres théories, d'où les débats, voire les polémiques entre « écoles de pensée ». Les théories et ensembles conceptuels sont « hégémoniques » au sens où, partant d'un champ restreint d'applications, elles s'étendent vers d'autres objets ou sujets d'études qui n'étaient pas forcément imaginables au début de la construction théorique. Je pourrais fournir de multiples exemples en biologie (darwinisme, béhaviourisme...), ici, pour la psychanalyse, bien que n'étant pas un spécialiste, je perçois légitimement les mêmes mouvements. Partons du constat freudien qu'une méthode et une théorie, la psychanalyse, peut s'appliquer à une maladie mentale comme l'hystérie, l'auteur généralise aux névroses, peut-être à toutes les névroses. Puis, quand il dispose d'un outil théorique qui permet d'expliquer l'ordre ou le désordre des choses dans le monde du mental, pourquoi ne pas passer des névroses aux psychoses, puis passer du pathologique au normal et montrer une certaine continuité ? C'est alors, pour reprendre les titres d'ouvrages freudiens tels que « le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient », « la psychopathologie de la vie quotidienne » et « la science des rêves ». Ensuite, pourquoi ne pas essayer de comprendre l'origine de la civilisation et d'autres événements liés à la culture ? Imaginerait-on une théorie qui dirait : « je suis une petite théorie limitée au champ restreint de l'observation qui m'a vu naître » ?

Carine MERCIER : je voudrais répondre en disant deux choses. Tout d'abord, sur l'aspect « totalitaire » de toute théorie, c'est-à-dire sur sa tendance à s'étendre au maximum et à dominer

autant que possible les autres théories. Je crois que sur ce point, il faut distinguer le mouvement de la recherche et l'extension réelle d'une science : sans doute est-il légitime pour un chercheur d'essayer d'étendre ses hypothèses au maximum pour les tester et essayer de trouver d'autres champs d'application. Mais c'est autre chose que de prétendre à la validité scientifique de cette extension à propos d'une hypothèse au départ liée à des conditions particulières. Certes, quelquefois, l'apport scientifique peut être réel, mais il y a le risque de produire ainsi ce que Canguilhem appelait des « idéologies scientifiques », c'est-à-dire des discours qui cherchent à étendre de manière injustifiée des résultats scientifiques, parce qu'ils sont appelés par une demande sociale de fournir des explications et des moyens d'action. Canguilhem donne en exemples l'idéologie de l'hérédité, ou encore l'idéologie de l'évolutionnisme. Or, à chaque fois, ces idéologies ont pu cautionner des politiques sociales ou juridiques qui étaient indéniablement contestables : l'eugénisme, l'hygiène sociale, etc. C'est justement ce genre de phénomènes que Foucault cherche à analyser et à critiquer ! Or, je crois que cette vigilance critique n'est pas une manière de faire la loi à la recherche scientifique, c'est une mise en lumière nécessaire des effets de pouvoir qu'emporte avec elle une telle extension idéologique (pour reprendre le terme de Canguilhem) du savoir. Deuxième élément de réponse concernant cette fois la psychanalyse. Je ne sais pas si on peut appliquer directement le raisonnement précédent à la psychanalyse, parce que celle-ci se présente tantôt comme une science, tantôt comme une réflexion à partir d'une pratique. Dans le cas où elle prétend à la scientificité, alors, comme pour toutes les autres sciences, je crois que son extension doit répondre à certains critères. Si on veut se parer de l'autorité que confère le statut de science, alors il faut plier son discours à des règles de production et de légitimation. Aucun scientifique, sans doute, ne pourrait contester cette nécessaire rigueur ! Mais, dans le cas où la psychanalyse se présente comme une réflexion à partir d'une pratique (la cure), alors cette réflexion doit être cette fois référée à cette pratique. Évidemment, la psychanalyse peut tout à fait former, à partir de cette expérience de la cure, une théorie générale sur la constitution du sujet, sur le fonctionnement de la conscience dans son rapport à l'inconscient, etc. Mais il me semble que la prétention à expliquer la vie et l'œuvre d'un individu à son insu, à partir de quelques éléments biographiques, est beaucoup plus problématique. Et ce, pour deux raisons. D'une part, une raison interne au champ de la psychanalyse : comme je le disais tout à l'heure, n'est-il pas nécessaire, pour expliquer les formations inconscientes d'un individu, de disposer d'autres éléments qui ne sont accessibles que dans une cure justement ? Les rêves, ou les souvenirs tels qu'ils sont racontés par l'individu lui-même, les associations d'idées, etc. D'autre part, et c'est la raison qui est pour moi la plus importante : une raison « éthique ». La cure est un contrat passé entre deux sujets, l'un acceptant dans certaines conditions de livrer sa vie et ses pensées les plus intimes à l'autre pour que celui-ci puisse l'aider. Or, ce contrat qui, à mon avis, est le seul qui puisse légitimer l'interprétation psychanalytique d'une vie singulière (et non plus du développement général de tout sujet), n'est pas présent dans tous les cas où le psychanalyste, de son propre fait, propose une interprétation de ce qui détermine cette vie à son insu, à partir de quelques éléments qui ne sont pas livrés volontairement par le sujet. Il me semble qu'il y a là une certaine violence.

Michel KREUTZER : je ne suis pas psychanalyste, donc je ne peux pas avoir un discours sur la psychanalyse et la place des psychanalystes. Maintenant sur un des premiers points : personne ne livre sa vie. L'interprétation, c'est ce qui se substituerait à l'individu et à ce qu'il connaîtrait de lui-même. Il me semble avoir perçu quelque chose de ce type dans vos propos. Je ne pense pas que les animaux par exemple (puisque c'est ma spécialité !) soient capables de comprendre les raisons pour lesquelles ils se comportent ainsi. Donc oui, on pourrait essayer de leur expliquer, mais ils ne comprendraient même pas.

Carine MERCIER : effectivement, on peut dire que l'interprétation que donne un psychanalyste ne se substitue pas à ce que l'individu ressent et sait de lui-même. Mais pourtant, cela a un effet sur l'individu parce que cette parole ne vient pas de n'importe qui mais de quelqu'un qui, comme le disait Lacan, est perçu par l'individu comme « supposé savoir ». Et puis, il y a une autorité de la

psychanalyse, dans notre société, qui est incontestable. Je crois qu'une interprétation psychanalytique n'est pas équivalente à une explication sociologique ou autre parce qu'elle prétend livrer, expliquer le plus intime de l'individu. C'est en cela que je parle de violence. Il y a, je crois, de nombreuses analyses, notamment des antipsychiatres, qui montrent l'effet sur l'individu d'un diagnostic ou d'une interprétation : c'est un effet d'objectivation, de chosification qui épingle l'individu à une certaine identité, qui peut transformer complètement le rapport qu'il a à lui-même et la manière dont les autres le considèrent. Là, est la violence : et c'est une violence proprement humaine qui ne peut pas affecter les animaux.

Jacques PAIN : alors moi j'ai envie de vous dire deux ou trois mots là-dessus. Je suis attaché à plusieurs groupes analytiques, enfin plus particulièrement aux groupes de psychothérapie institutionnelle et sur Paris, il y a « Espace analytique », un groupe lacanien qui était présent la dernière fois d'ailleurs. Donc, je connais un peu, par éclectisme, et il ne faut pas dire « la » psychanalyse, ni « la » méthode psychanalytique car il y a peut-être trente écoles différentes aujourd'hui. Un peu comme la philosophie. Ainsi, si l'on peut dire cela et soulever des hypothèses lacaniennes ou postlacaniennes, nous sommes loin de Freud. Par contre, ce qui subsiste, c'est la question que vous posez ici – c'est d'ailleurs le titre d'un livre de Piera Aulagner que vous pouvez lire *La violence de l'interprétation* paru il y a trente ans – et que l'on retrouve aussi bien dans les sciences exactes qu'en philosophie. Alors, savoir si cela apporte quelque chose ou pas ? Avoir des connaissances sur le vécu d'un homme (cf. Wittgenstein) même s'il y a des choses frappantes, flagrantes, ça a toujours apporté quelque chose, ça permet de mieux comprendre et de mieux situer la problématique. Est-ce que l'on doit le savoir ou ne pas le savoir ? Vous avez raison sur le contrat. Normalement, dans la psychanalyse, il y a un contrat qu'on décide d'un commun accord. Mais quand vous tombez dans le champ du politique ou du culturel, est-ce qu'il faut s'interdire l'interprétation ? Je pense à une analyse de Pasche, un grand psychanalyste parisien des années 60, qui, au premier congrès de Deauville, ça devait être en 53, le premier grand congrès français sur l'angoisse, est allé chercher chez Hegel ce qui tient de la psychose pour expliquer l'angoisse. On peut se demander à quoi ça sert ? Et c'est assez passionnant ce qu'il développe, sur la manière dont cette psychose à dimension un peu paranoïaque est consubstantielle à l'œuvre. Bon, on sait déjà que Hegel pense la fin de l'histoire, désormais ça y est, tout s'arrête avec cette philosophie « retournée » sur elle-même. Il y a quand même un truc qu'on ne peut pas appeler autrement que mégalomane. Alors, ça n'enlève rien à tout ce que je peux éprouver en lisant *La phénoménologie de l'esprit* et en travaillant sur la dialectique. Mais ça explique aussi certaines caricatures que vont entreprendre des éléments marxistes mal contrôlés, etc. et ce qui se passe sous Staline, il y a des aspects comme ça qui nous viennent de Hegel. Autrement dit, choisissons l'ouverture, pourquoi pas, parce que c'est vrai que ça fait partie des sciences humaines. La psychanalyse et la psychologie sont récentes, les sciences humaines ont un siècle. La psychologie se constitue depuis une dizaine d'années, donc c'est une discipline dont on connaîtra beaucoup plus de choses d'ici cent ans par rapport à la philosophie qui a toujours été la reine-mère, et en France, vous le savez bien, la philosophie s'est quand même permis de contrôler et de tenir le monopole, y compris dans les Écoles Normales. J'ai fait de la philo, j'ai fait une maîtrise de philo, tout en faisant d'autres choses, mais c'est vrai que je me souviens encore maintenant de discussions à propos de l'école, entre les républicains et les autres, ou les pédagogues. Mais il y a quand même quelque chose en philosophie de particulier : penser la philosophie, c'est souvent dans l'exclusion des sciences humaines. Je le dis pour provoquer un peu, mais cela s'est fait tout un temps dans cette idée-là.

Cécilia Marie DI BONA (philosophie) : le sujet est dans la langue. C'est Freud qui a écrit que « les psychotiques nous révèlent quelque chose de nous », et P. Ricœur que c'est « quelque chose de ce monde que nous ne voyons plus, le vrai monde, le monde en soi-même, ne le voyant qu'à travers la modélisation linguistique et le conceptuel ». Les hystériques, en perdant les mots, les idées, retombent dans le monde des choses. Beaucoup de travaux montrent que du point de vue anthropologique, l'existence des archétypes est bien présente et qu'elle présiderait à toutes formes de

société, de discours politiques, de niveau linguistique, au niveau des idées. Est-ce qu'il y a un déterminisme dans ce procès-là ? Est-ce que les disciplines psychologiques ne conçoivent pas cette interprétation comme un reflet, une interprétation de la réalité ou peut-être n'y a-t-il pas tout un monde à découvrir que la méthode analytique, la vraie psychiatrie, peut nous aider peut-être à découvrir, à chercher. Une réflexion sur la langue. Un penseur philosophe indien disait que « l'enfant qui se trouve pour la première fois en présence d'un passereau est enchanté, et au moment où sa mère lui dit que c'est un oiseau, tout enchantement est perdu ». La question est encore : est-ce que le niveau langue/pensée est fondamental ? Est-ce que ce chemin-là est irréversible ? Est-ce qu'il y a un déterminisme ? Y a-t-il quelque chose à découvrir ? La mort, c'est la muse de la philosophie depuis toujours. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, disait que s'il n'y a pas directement la mort en face, il existe quand même cette enquête troublante des conditions de son existence. La vie, c'est une échelle qu'il faut jeter au dernier moment (Wittgenstein). La mort d'un être est conçue comme une dimension qui peut disparaître complètement, la source de toute recherche philosophique doit être trouvée dans cette possibilité radicale. Et alors, on voit bien qu'un manque d'amour, un manque d'affectivité dans l'existence, tout comme la mort elle-même, peut être à l'origine d'une recherche, d'une existence. Je pensais aux études de Freud sur Léonard même s'il y a des doutes que l'on peut démontrer de façon directe, la réflexion de la psychiatrie apporte des éléments intéressants à la condition de ne pas les considérer comme déterminisme. Il n'y a pas aucun déterminisme, mais en même temps, la mort est un des éléments à l'origine de la recherche philosophique.

Danielle LEEMAN (sciences du langage) : remarques adressées à Carine Mercier. Vos questions me posent problème, car vous avez l'air de douter de la légitimité d'une discipline quelconque à prendre l'objet d'étude qu'elle souhaite choisir. Sous prétexte que Descartes est philosophe, je n'aurais pas le droit en tant que linguiste de dire des choses sur son discours, parce qu'Apollinaire est poète, je ne pourrais pas analyser ses textes poétiques ? C'est une position que je n'adopterais pas : l'analyse des discours prend les discours comme objets et on ne voit pas comment prétendre rendre compte du fonctionnement des discours si l'on exclut d'étudier ce que les gens ont dit ou écrit. En rapport avec votre communication et la critique analytique de Foucault : ce que Foucault reprochait à la psychiatrie (et aux disciplines psy), c'est de créer l'objet qu'elle prétend décrire, mais c'est ce que l'on fait aussi en linguistique. L'objet n'est tel qu'à partir de ce que l'on en fait. Je voulais donc savoir si vous êtes d'accord avec Foucault ?

Carine MERCIER : sur le premier point, je ne conteste pas le droit, pour une discipline, de prendre l'objet qu'elle veut : bien sûr, un linguiste peut traiter en linguiste le texte du philosophe Descartes ! Je dis seulement que ce traitement doit répondre à certaines conditions puisque justement l'objet de toute discipline est construit, et donc doit être analysé selon certaines règles. Dans le cas de la psychanalyse, il me semble que l'interprétation d'une vie et d'une œuvre singulières nécessite deux choses : un matériel analytique (celui que fournit la cure : rêves, souvenirs rapportés par le sujet, association d'idées, etc.) et un accord de la part de l'individu. Évidemment quand celui-ci est mort depuis longtemps, un tel accord n'est pas possible : dans ce cas, la seule contrainte, c'est d'avoir un matériel suffisant. Et je ne suis pas sûr que ce puisse être le cas avec Descartes ! Quant à Foucault et sa critique des disciplines psy-, ce qu'il leur reproche ce n'est pas de construire leur objet, puisque lui-même explique que tout objet est historiquement construit à partir de règles de production qu'il s'efforce, en archéologue, de mettre en lumière. Mais il leur reproche de faire passer cet objet construit – le sujet psychologique – pour un objet donné, pour la nature même de l'homme. Sans doute est-ce la tendance de toute science de dire que son objet est la réalité même ? Mais, dans le cas des disciplines psy-, cela a des conséquences qui peuvent être très dangereuses : ce que Foucault analyse et dénonce, ce sont ces effets de pouvoir démesurés attachés à des discours qui n'ont pas toujours une grande rigueur scientifique et qui appartiennent souvent à la catégorie de ce que Canguilhem appelle « idéologie scientifique ». Ainsi, il montre les effets sociaux et politiques d'une théorie comme celle de la « dégénérescence ». Ou encore, le rôle politique et juridique qu'ont joué et que jouent encore les expertises psychiatriques, dont il montre que le contenu scientifique est très

disproportionné par rapport à leurs effets de pouvoir. Alors sur ce point, je suis d'accord avec Foucault, quand on prétend dire une vérité sur un individu singulier et que cette vérité va avoir des effets pour lui-même, pour son entourage, et au-delà des effets politiques et juridiques, dans ces conditions, je crois que la vigilance critique est un devoir et non une censure imposée par une philosophie qui voudrait faire la loi dans le champ des sciences humaines.

Danielle LEEMAN : à l'adresse de Cécilia Marie Di Bona. Une réponse à propos de votre réflexion sur l'enchantement. Votre affirmation revient à dire que la nomination même détruirait l'enchantement automatique que crée la perception, la confrontation avec la réalité. C'est possible, mais il faudrait dire à la décharge de la langue qu'elle permet aussi la connaissance et donc la maîtrise du réel et de la réalité, à quoi ne peut prétendre sa seule perception.

Jacques PAIN : si vous permettez juste un mot, on ne va pas repartir sur la psychanalyse, mais pour Lacan, à partir de la *Spaltung*, l'être humain est clivé, l'histoire du sujet, etc., c'est ce qu'il appelle la « fente » et la « refente ». La fente traduit le fait que justement la naissance et le passage à l'état humain nous coupent de quelque chose auquel on n'aura plus accès. Mais ce qu'il appelle la « refente », c'est exactement ça : c'est-à-dire qu'il faut nommer les choses, et c'est ça qui nous fait accéder au statut du symbolique. Mais plus on nomme, plus on travaille dessus et plus on s'éloigne de ce qu'est l'objet, de ce qu'il y avait avant le clivage.

Danielle LEEMAN : on s'éloigne de la première dénomination, c'est tout.

Jacques PAIN : non, même avant la nomination, il n'y a pas de nomination du tout.

Danielle LEEMAN : là, tu ne connais pas l'objet...

Jacques PAIN : oui, mais justement, l'enfant il est déjà nommé, mais il ne le sait pas. De toute façon, Lacan a lu en long et en large Hegel, et il parle de choses comme ça... au départ.

Alain VULBEAU (sciences de l'éducation) : une question qui va peut-être s'adresser un peu à nos deux interlocutrices (Danielle Leeman et Clémentine Bry). C'est une question quelque peu intéressée. En introduction de notre communication, nous évoquions le fait que notre travail n'était pas stabilisé. On vous a passé les images du générique de l'émission *Ma société est violente*. Première partie de ma question : que veut dire ce ma ? À qui renvoie ce ma ? Qui parle à travers ce ma ? Est-ce que cela renvoie à une personne plutôt qu'une autre ? Une personne qui parle dont la suite du titre pourrait être : « Ma société est violente, j'aimerais qu'elle ne le soit plus, je n'en veux plus parce que j'en souffre » donc, peut-être un adulte qui souffre de la violence éventuelle des jeunes si c'est d'elle dont il s'agit. Ou bien est-ce que c'est « Ma société est violente », et puis un tour de parole avec les adultes, les enseignants, et peut-être les jeunes eux-mêmes qui veulent parler d'une violence institutionnelle ou de quelque chose comme cela ? Autre aspect concernant les effets. Les jeunes qui parlaient dans ce générique comme vous avez pu le constater n'étaient pas blonds. C'était plutôt des... comme le petit Paul qui est frisé et noir. Est-ce que l'on pourrait tester les effets de cette non-blondité ? Je pose vraiment la question sérieusement parce que l'on pourrait se dire « c'est un générique qui ne dure que vingt-deux secondes, qu'est-ce que cela peut faire ? » Mais est-ce que cela a des effets sur le traitement, sur l'organisation de toute l'image et sans doute sur la compréhension ?

Mohammed DARMAMME (sciences de l'éducation, à Danielle LEEMAN) : le réalisateur a coupé le générique en deux parties : il y a « viol » comme on le voit, et puis, par un effet de zoom « ente » qui occupe l'ensemble de l'écran. Est-ce que cela a une incidence ?

Danielle LEEMAN (à Alain VULBEAU) : je prends la parole parce que vous m'interpellez, mais je suis incapable de répondre au quart de tour, j'ai toujours besoin d'un temps de réflexion ! Ce que les linguistes disent tout à fait banalement, c'est que « ma », bien qu'adjectif possessif, n'indique pas nécessairement la possession : dans l'énoncé « mon bus est en retard », le bus ne m'appartient pas. De même, quand je dis « mon pays c'est Paris », Paris ne m'appartient pas. Le possessif n'indique que la relation avec la personne qui énonce la phrase, qui énonce ce « ma », ce « mon ». La relation

peut être de n'importe quel ordre. Ce qui est stable, c'est que « ma », en rapport avec « je », ne peut être interprété qu'avec la personne qui dit « ma ». Or, sur le générique, « ma » est ininterprétable puisqu'on ne sait pas qui parle, qui l'a écrit. Mais il crée un effet d'exclusion : si c'est « ma », ce n'est pas la tienne, la nôtre, d'où l'étrangeté quand on parle de « société » ; la société est forcément collective : dire la société, notre société, nos sociétés est naturel, mais ma société oblige à rechercher une autre interprétation. La langue ouvre des tas de potentialités (abstraction faite de la situation d'énonciation) : « ma société » peut renvoyer à la société dans laquelle je vis, mais aussi à la société en tant qu'entité commerciale ou encore aux relations interindividuelles : « la société de Paul n'est pas agréable »... il y a donc d'une part des interprétations virtuelles en langue, d'autre part ce qui est énoncé : si on contextualise, on réduit le nombre des interprétations possibles. Pour ce qui concerne l'écriture en violente, elle est bien sûr destinée à faire surgir une association qui n'est peut-être pas immédiate, comme lorsque l'on joue sur connaissance/co-connaissance.

Wajih GUEHRIA (sciences du langage) : j'ai été interpellé par le terme « jeune » que vous employez et que les médias emploient. Est-ce que le terme « jeune » lui-même ne contribuerait-il pas à la défiguration ? Parce que l'appellation de ces individus par un seul caractère est un stéréotype qui renvoie, entre autres, à « jeune étranger », « beur », « voyou », « délinquant ». En fait, je pense que « jeune » contribuerait à cette déformation que vous avez mise en évidence, et joue un rôle dans la défiguration aussi bien par l'image (que vous venez d'expliquer), mais aussi par la linguistique. Et je crois que l'on ne peut pas nier la contribution des médias par rapport à cela : ils utilisent souvent le mot « jeune » en le mettant entre guillemets pour dire que c'est un discours dialogique, qu'ils l'empruntent à la classe politique pour bien signifier que ce n'est pas le leur.

Clémentine BRY (psychologie sociale, à Alain VULBEAU) : les recherches que j'effectue mettent en évidence les effets des stéréotypes d'autres groupes sociaux sur notre propre comportement. Mais il existe tout un pan de recherche appelé « la menace du stéréotype ». Il s'agit cette fois des effets du stéréotype du groupe auquel on appartient. Cela a notamment été mis en évidence sur les performances. Par exemple, aux USA, les Noirs sont stéréotypés comme moins intelligents que les Blancs. Or, le simple fait de demander à une personne de noter son ethnie sur une feuille de test l'amène à craindre de confirmer le stéréotype dont il fait l'objet. Il est « menacé » par son stéréotype, ce qui augmente l'anxiété et baisse les performances. C'est le cas également pour les femmes qui sont associées à de mauvaises performances en mathématiques. La menace du stéréotype chez les femmes pourrait en partie expliquer le faible effectif des femmes dans les filières scientifiques. Mais si le genre ou l'ethnie n'est pas rappelé aux personnes, elles ont alors d'aussi bonnes performances que ceux ne faisant pas l'objet d'un tel stéréotype. C'est tout le paradoxe de la menace du stéréotype, l'individu ne veut pas confirmer le stéréotype. Cette anxiété vis-à-vis de la confirmation du stéréotype amène l'individu à « réaliser la prophétie »... Pour le moment, à ma connaissance, la menace du stéréotype n'a été mise en évidence que sur les performances. Mais elle pourrait être à l'origine d'autres comportements.

Mohammed DARMAMME : là, c'est ce que Goffman a montré, c'est un stigmate, à savoir la posture qu'ils intériorisent en terme de production de l'information. Par rapport à la question du vocabulaire, il faut savoir que l'éventail du vocabulaire journalistique est très limité. Ils ont quoi : jeunes, adolescents, collégiens, lycéens. Finalement, collégiens et lycéens, ça renvoie à un univers bien identifié, une situation scolaire. On remarque que l'on dit parfois, « un collégien a été tué » ou « un lycéen a été agressé » et que l'acte lui-même n'a rien à voir avec... et ça prête à confusion. Et deuxièmement, peut-être que le terme jeune est chargé, mais c'est le moins nocif. Je parle sous votre contrôle, c'est le terme qui caractérise le moins une population, quelle qu'elle soit.

Alain VULBEAU (à Wajih GUEHRIA) : juste un mot pour vous dire, suite à votre remarque, que d'une part la question de la figuration et de la défiguration relève des concepts. Or, on a prévenu au début de notre intervention qu'on n'est pas dans les concepts. Donc, il ne s'agit pas, que ce soit des jeunes, des vieux ou de n'importe qui, de savoir si la défiguration c'est quelque chose de négatif,

parce que ce serait une sorte de jugement moral sur éventuellement des journalistes qui ne feraient rien que défigurer des jeunes, et que nous, en employant le terme de « jeune » on ferait un peu comme les journalistes. D'une part, on espère avoir présenté des journalistes qui faisaient un travail infiniment supérieur à ce que pourraient faire des fois un certain nombre de sociologues ou autre ; et d'autre part, évidemment on ne pouvait pas le faire ici, mais je pourrais vous citer les références dans lesquelles on puise, pour effectivement travailler sur cette question de la jeunesse.

Mouna BEN-AMOR JEDDI (sciences du langage) : j'ai trois petites remarques à faire à propos de la communication. Sur le plan linguistique, on peut s'interroger sur la question de savoir pourquoi c'est « ma » qui a été utilisé et non pas « notre », surtout le « notre » inclusif. Est-ce qu'il y a une volonté de dissociation : chacun a sa société, donc c'est déjà un refus de communauté ? Deuxième remarque : il y a deux « o » dans la phrase « ma société est violente » et dans les deux mots (« société » et « violence ») la lettre a été noircie. Une troisième remarque : est-ce que vous avez eu l'occasion de rencontrer un autre type de traitement de l'image ? Parce que lorsque l'on fait un communiqué et que l'on se trompe, que ce soit à l'écrit ou à l'oral, on peut raturer, on peut arracher. Est-ce que ça vous est arrivé de rencontrer, non pas un traitement de défiguration, mais de destruction, de démenti, de gommage... L'autre jour, j'ai entendu Arlette Chabot sur France Culture qui veut que l'on retire la diffusion de l'image du jeune Palestinien qui s'est fait tuer, parce que c'est une image qu'il faut absolument oublier. Qu'est-ce que c'est comme traitement ?

Mohammed DARMAMME : par rapport à la question de reconnaître une erreur et de la corriger, il n'y a qu'une réponse : ça ne se corrige pas, car on est dans un flux continu. Nous sommes dans un courant qui emporte tout, et quand on est emporté par ce courant, on n'a pas le temps de s'arrêter et de regarder en arrière. Quand cela arrive, il faut toujours s'interroger sur les raisons. Et dans le cas en question, il s'agit plus d'une opération de lobbying qui est explicable ailleurs que dans le fait d'une déontologie journalistique. Loin de moi là encore de vouloir stigmatiser, mais ils sont pris dans un tel enchaînement notamment depuis un certain temps, depuis que l'aspect commercial a pris le dessus, que pour eux, se tromper... Et j'ai un exemple tout simple, ça va prendre trois ou quatre minutes : janvier 2000, Mantes-la-jolie, dans un collège, tous les médias ont annoncé qu'un gosse a été balancé d'une rambarde parce qu'il avait refusé de faire les devoirs des autres (version officielle qui a fait la une des journaux). Le jour même, à 16h, l'AFP sort une dépêche en disant que ce n'est peut-être pas aussi simple (la proviseure avait mis des réserves sur cette accusation). Mais à 15h57, le Ministre de l'Intérieur fait savoir qu'il fallait punir les jeunes qui ont osé faire cela, qu'il fallait les réprimer de manière exemplaire. Et le soir, paraît dans les journaux : « un jeune gamin de 6e a été balancé par dessus une rambarde parce qu'il refusait de faire ses devoirs ». Le lendemain, un journal comme *Le Parisien* a montré que l'histoire était un peu plus compliquée, on a continué pendant des jours et des jours à raconter la même chose, et pourtant tout le monde savait que c'était faux. Mais ça casserait une atmosphère qui s'était installée. Trois mois après, la police a fini par faire son enquête et effectivement, les trois jeunes qui ont été mis en cause pour tentative de meurtre, ce qui n'est pas rien, ont été innocentés : ça a pris quinze secondes dans le journal de France 2, alors que pendant une semaine c'était au moins 25 à 30 minutes, rien sur TF1, rien sur France 3, rien sur M6, petit encart dans *Le Parisien*, une dépêche dans l'AFP. Alors, j'ai demandé pourquoi à la directrice de l'AFP : « Mais Monsieur, si on doit rappeler l'histoire, si on doit recommencer, mais ça n'intéresse plus personne, vous savez ».